

la supériorité de sa femme. Les mêmes faveurs auraient été réglées selon l'usage des ménages les plus bourgeois ; un baiser solennel, au jour de l'an peut-être. Ennemond se serait effacé modestement pour laisser briller cette femme, objet de tant de recherches et de hauts empressements. Quoiqu'il en soit, aujourd'hui qu'on est un peu revenu des hautes prétentions des hommes de cour, et même des hyperboles fabriquées au nom du génie, on ne s'intéresse que plus vivement à cet artisan modeste, sans prétentions personnelles, occupé à mettre en relief un objet vénéré, placé au dessus de toutes ses conceptions et qui lui rend en estime, en soins affectueux le prix d'une admiration aveugle et d'un naïf enthousiasme. Y avait-il place pour un autre sentiment entre ces deux ames d'une trempe si différente et pourtant si bien faites pour se comprendre ? Aujourd'hui ce serait sur lui que roulerait le principal intérêt dans l'étude de ce type d'un ménage platonique. C'est un négociant fortuné qui veut que sa femme soit honorée pour son génie, comme il l'est lui pour sa position sociale. La comédie de Molière ne trouve aucune place dans l'intérieur de deux époux, dont l'un traça d'une main savante et ingénieuse les premiers linéaments du programme assigné aux femmes savantes des siècles futurs, tandis que l'autre ne cherchait pas même à s'élever aux colères burlesques du bonhomme Chrysale. L'art doit certainement de la reconnaissance à Ennemond Perrin qui créa de doux loisirs à son poète, c'est-à-dire à sa femme, et les *Bus-Bleu*, d'aujourd'hui surtout, porteront au troisième ciel ce type de l'honnête homme et du bon mari.

N'oublions pas que la Belle Cordière a su se produire sur un théâtre secondaire et que c'est là justement ce qui fait sa gloire. Si le langage des louangeurs qui l'entourèrent ne fut pas toujours décent et convenable, elle l'ignora sans aucun doute, et la honte d'avoir profané ce culte revient, sans contredit, à